

Rennie YOTOVA¹

**Le bilinguisme dans les littératures d'expression française
en Europe centrale et orientale : l'expérience de l'exil**

Résumé

L'article étudie l'expérience de l'exil chez des écrivains émigrés de l'Europe centrale et orientale (Agota Kristof, Emile Cioran, Milan Kundera, Julia Kristeva, Tzvetan Todorov) en distinguant les notions d'exil, déracinement et dépaysement. L'entre-deux-langues permet de montrer la mémoire de la langue maternelle et la situation d'inconfort permanent dans la langue d'adoption – le français.

Mots-clés : exil ; bilinguisme ; Europe centrale et orientale ; entre-deux-langues ; francophonie

Abstract

**Bilingualism in Francophone literatures in Central and Eastern Europe:
the Experience of Exile**

The article examines the experience of exile among writers who have emigrated from Central and Eastern Europe (Agota Kristof, Emile Cioran, Milan Kundera, Julia Kristeva, Tzvetan Todorov) by establishing the concepts of exile, uprooting and disorientation. The in-between-languages shows the memory of the mother tongue and the situation of permanent discomfort in the adopted language – French.

Keywords: exile; bilingualism; Central and Eastern Europe; in-between-languages; Francophone

- Je n'ai pas, vraiment, de terre.

- J'ai, du livre, fait mon lieu.

Edmond Jabès, *Le Livre de l'Hospitalité*

Le XX^e siècle a vu apparaître une nouvelle « famille d'esprit »² d'écrivains déracinés. Sous ce terme on peut comprendre à la fois des écrivains émigrés, fuyant leur pays pour des raisons politiques ou bien des « déracinés existentiels », ceux qui ne se sentent pas chez eux nulle part. André Karátson souligne à juste titre que cette espèce d'écrivains, apparus dans la première décennie du XX^e siècle,

¹ **Rennie Yotova** est Directrice du Bureau régional de l'Organisation internationale de la Francophonie (OIF) pour les pays de l'Europe centrale et orientale (BRECO) depuis 2017. Professeure de littératures francophones à l'Université de Sofia « St.Kliment Ohridski », elle est l'auteure des essais littéraires *Jeux de constructions. Poétique de la géométrie dans le Nouveau Roman* (l'Harmattan, 2006), *Écrire le viol* (Non Lieu, 2007), *La Trilogie des jumeaux* (Les Éditions Infolio, 2011), *Trois pièces d'Agota Kristof*, (Infolio éditions, collection Le cippe) co-auteure Sara de Balsi, 2016. Auteure d'une centaine d'articles en français et en bulgare (cités une cinquantaine de fois dans des revues scientifiques en bulgare, russe, allemand, anglais, français et italien). Traductrice d'une quinzaine de livres du français en bulgare. Chevalier dans l'ordre des Palmes académiques.

² Le terme appartient à André Karátson : « Essai sur le déracinement dans la prose narrative européenne ». In: *Déracinement et littérature* par André Karátson&Jean Bessière, Université de Lille 3, 1982, p. 19.

qui « ne sont pas chez eux dans leur patrie ni ailleurs dans le monde »³, forme une « famille d'esprit » et pas un groupe ni un mouvement cohérent.

Ces écrivains qui ont décidé de s'exprimer dans une autre langue que leur langue maternelle sont-ils des « voleurs de langue », selon la formule du poète malgache Jacques Rabemananjara, lancée en 1959 ? Qu'est-ce qui justifie leur choix – les circonstances, le hasard, le contexte politique, un traumatisme, un phantasme ? Les hypothèses et les cas de figure sont nombreux. Le désir de s'approprier le français peut relever du défi, comme pour Agota Kristof, qui se sentait analphabète dans cette langue « ennemie », comme pour Cioran, qui trouvant la langue française trop noble, contraire à sa nature, se donnait une raison de plus de la choisir dans sa tentative effrénée de tuer la langue maternelle et de lui substituer « cette langue inabordable » ! Pour Julia Kristeva le renoncement à la langue maternelle relève également du matricide qui permet de se recréer un nouveau corps, de devenir sa propre origine, de renaître dans une autre langue.

Un premier phénomène intéressant nous est relevé par Tzvetan Todorov dans son article « Bilinguisme, dialogisme et schizophrénie »⁴ où il définit le bilinguisme comme l'emploi de deux langues par un même sujet, mais il présente une forme particulière de « bilinguisme quotidien » qui relève du double langage que les sujets vivant dans un régime communiste sont souvent obligés à employer. L'exemple que George Orwell explicite dans *1984* illustre bien ce phénomène : il s'agit de la technique de la double pensée qui consiste à retenir simultanément deux opinions qui s'annulent l'une l'autre, les savoir contradictoires et les croire toutes deux. Cette prédisposition naturelle au double langage explique le désir d'une autre langue qui sera en mesure de dominer et de parer le « bilinguisme » faux et artificiel imposé par un régime totalitaire. Pour réagir au régime il a été obligé, comme la plupart de ses compatriotes de se doter de deux personnalités : la personnalité publique qui faisait attention à chaque mot prononcé et était soumise au régime et la personnalité privée qui pensait pouvoir choisir librement.

Quelques grandes vagues d'écrivains migrants marquent l'histoire du XX^e s. – les Espagnols fuyant la répression franquiste en 1939 (Rafael Alberti, Jorge Guillen, Juan Goytisolo), - des Allemands fuyant le nazisme (Thomas Mann, Bertold Brecht, Joseph Roth), des Russes, en vagues successives de dissidents (Nabokov, Bounine, pour l'après 1917, puis Victor Serge, Soljenitsyne...). Parfois le suicide met terme à l'exil, comme pour Walter Benjamin ou Stefan Zweig.

³ Ibid., p. 19.

⁴ Todorov, Tzvetan. « Bilinguisme, dialogisme et schizophrénie ». In : *Du bilinguisme*, Denoël, 1985.

Or, l'exil peut être également un choix, et même une stratégie littéraire (« l'exil, la ruse et le silence » sont selon Joyce les armes de l'écrivain) « consistant à quitter des pays vus comme des déserts culturels pour d'autres qui offrent davantage de possibilités ».⁵ James Joyce rejette l'ordre social dans son ensemble et partira en exil volontaire durant lequel il sera en guerre ouverte contre la société entière et ses individus. « Il va faire de l'exil une citoyenneté imaginaire » - affirme Hélène Cixous⁶. Tout en se souvenant de ses origines il en reste détaché pour plonger dans un exil absolu, étranger à un monde qui lui est intolérable. Son personnage Stephen, dans *Portrait de l'Artiste* se met à fabriquer volontairement une âme d'exilé, en se retirant au plus profond de lui-même.

Avec l'installation des régimes communistes en Europe centrale et orientale il y aura une vague d'intellectuels émigrés de l'« autre Europe ». Ionesco quitte la Roumanie encore en 1938. Paul Goma demande l'asile politique en 1981 et s'exclame : « Écrire ici en roumain ? Mais *pour qui* ? Et surtout *pour quand* ? » Virgil Tanase s'installe à Paris en 1977 et va considérer l'exil comme un zoo, dans lequel l'écrivain est détaché de son milieu naturel et perd sa liberté. Par contre Andréï Makine, arrivé à Paris en 1987, considère l'exil comme une mort, mais qui permet une renaissance. Pour lui l'exil est plus une expérience qu'un sentiment. C'est une grande richesse qui vous donne la possibilité de devenir quelqu'un d'autre, d'endosser une autre identité. Du coup Makine est contre la victimisation qui représente une posture de se dire souffrant dans l'exil. En 1956 Agota Kristof et Adam Biro quittent la Hongrie. Dans « L'Événement du jeudi » du 5 au 11 septembre 1991 Agota Kristof s'exclamera « Je hais les Russes, ils ont saccagé mon pays ! ». Adam Biro raconte : « Il y a 250 000 personnes qui sont parties. C'était comme une épidémie. L'avenir de la Hongrie était tout à fait incertain. On disait que l'Union Soviétique allait nous rattacher comme une république autonome, qu'on allait déporter les enfants en Sibérie.⁷ »

Pour la tchèque Věra Linhartová l'exil est « une notion inadéquate et périmée.⁸ » que l'on interprète souvent de manière émotionnelle sans l'analyser vraiment. Elle établit une distinction entre *l'exil forcé* et *l'exil volontaire*. Pour elle l'exil volontaire est toujours un cri de révolte, surtout dans le cas des régimes totalitaires où l'individu est considéré comme une propriété de l'Etat et ne peut pas choisir du lieu où il veut vivre. Elle va introduire aussi deux autres notions, celle de *l'exil subi* et de *l'exil transfiguré*. Dans l'exil subi on espère retrouver le *statu quo* antérieur. « L'écrivain n'est pas prisonnier d'une seule langue. Car avant d'être écrivain, il est d'abord un homme libre, et l'obligation

⁵ Ranvier, Alain. « Exil. » In: *Dictionnaire du littéraire*. Ed. P. Aron et alii. Paris : P.U.F., 2002, p. 205.

⁶ Cixous, Hélène. *L'Exil de James Joyce ou l'art du remplacement*. Grasset, 1968, p. 505.

⁷ Entretien personnel avec Adam Biro à Paris, le 10 mai 2007.

⁸ Linhartová, Věra. « Pour une ontologie de l'exil ». In : *L'Atelier du roman*. Paris, Mai 94, Arléa, p. 127.

de préserver son indépendance contre toute contrainte passe avant n'importe quelle autre considération.⁹ » « [...] pour qui parti sur les chemins sinueux d'un pèlerinage sans fin, la question de l'exil est dépourvue de sens. Car quoi qu'il en soit, il vit dans un « sans lieu » qui est un perpétuel point de départ, ouvert dans toutes les directions. »¹⁰

Cioran formule un principe de survie¹¹ : *se créer un centre extérieur : un pays, un paysage, attacher les pensées à l'espace*. Selon Constantin Zaharia¹² cette stratégie permet à Cioran de surmonter la mélancolie en devenant « à soi sa limite »¹³. « Plus tard, les figures du renégat, du raté et du métèque, telles que Cioran les évoque dans le *Précis de décomposition*, seront la personnification de cette marginalité qu'il souhaitait au fond, et qui peut se réduire à la formule « loin de moi et près du lointain »¹⁴, qu'il adoptait comme emblème de la quête identitaire, la seule qui comptât pour lui »¹⁵ - précise à juste titre Zaharia.

Le poète Kolja Mićević, originaire de Bosnie-Herzégovine, décide de s'installer à Paris en 1992 au moment de la guerre et vit difficilement son exil.

Luba Jurgenson, juive russe, vit depuis 1975 à Paris. Elle se souvient de la marginalité dans laquelle elle vivait dans son pays¹⁶. Milan Kundera s'installe également en 1975 en France. Dans son roman *L'Ignorance*, à travers les personnages d'Irena et Josef, il révèle l'enracinement dans l'exil et l'impossible retour au pays. En effet, avec la chute des totalitarismes le retour est devenu possible, mais souvent décevant.

Selon Alain Ranvier¹⁷ l'exil littéraire soulève trois sortes de questions :

– La première concerne la liberté de pensée, de création, de publication : l'exil est un symétrique de la censure, de la répression.

– La deuxième est liée à une réflexion sur la littérature, sa place et sa réception : à qui écrire, et dans quelle langue, pour quels enjeux et quels profits ? S'exiler, n'est-ce pas parfois s'éloigner d'une périphérie et gagner le centre du champ culturel (imaginaire ou réel) où se font la légitimité et la reconnaissance ?

⁹ Ibid., p. 131.

¹⁰ Ibid., p.132.

¹¹ *Le Livre des leurres*. Paris, Gallimard [Arcades], 1992, p. 171.

¹² « L'oiseau Cioran et l'entomologiste angoissé. Autour d'une amitié ». – *Annales de l'Université de Bucarest*, Anul L – 2001, « Signé H.M. ».

¹³ Ibidem, p. 172.

¹⁴ Ibidem, p. 164.

¹⁵ Op. cit., p. 91.

¹⁶ Entretien personnel avec Luba Jurgenson à Paris, 8 mai 2007, dans sa maison.

¹⁷ Ranvier, Alain. « Exil. » Dictionnaire du littéraire. Ed. P. Aron et alii. Paris : P.U.F., 2002, p. 205-207.

– L'expérience effective de l'exil devient symbole de la création elle-même. La question de la langue est ici cruciale.

L'exil est donc au cœur de la création littéraire.

A la notion de l'exil se sont ajoutées des notions plus récentes telles que le déracinement et le dépaysement. Ont-elles le même sens ?

Le mot exil vient du latin *exsilium*, dérivé de *ex-ul*, « exilé ». Le préfixe *ex* marque l'idée de sortie, absence, perte, privation. Le terme d'expatriation nomme ce qu'on quitte, la patrie ; l'émigration souligne le changement de résidence.

Dans le préfixe privatif que contient le mot dé-racinement il y a quelque chose de définitif et d'irrévocable. L'impossible retour, le dessèchement et la mort. Dans *Les origines du totalitarisme* Hannah Arendt définit ainsi le déracinement :

Être déraciné, cela veut dire n'avoir pas de place dans le monde, reconnue et garantie par les autres ; être inutile, cela veut dire n'avoir aucune appartenance au monde. Le déracinement peut être la condition préliminaire de la superfluité, de même que l'isolement peut (mais ne doit pas) être la condition préliminaire de la désolation.¹⁸

Les sans-État sont une figure nouvelle, emblématique du XX^e s. Ils sont au cœur de l'œuvre d'Hannah Arendt (1906-1975) déchue de sa nationalité allemande par le décret nazi du 25 avril 1938. Exilée en France dès 1933, internée au camp de réfugiés de Gurs, apatride aux Etats-Unis, où elle est arrivée en 1941 pour y rester jusqu'à la fin de sa vie.

Les sans-État sont caractérisés politiquement dans l'œuvre d'Arendt. Ils souffrent d'une privation politique fondamentale : le fait d'être sans-État, Statelessness, Staatenlos, donc hors de toutes les lois. Le mouvement de mise « hors-la-loi » a eu ses racines historiques aux origines du totalitarisme et dans le système totalitaire. Les *Heimatlose* produits par les Traités de paix de 1919 (à la suite de la dissolution de l'Autriche-Hongrie et la mise en place des Etats baltes) ; les apatrides ; les réfugiés d'après-guerre « que les révolutions avaient chassé de leur pays et qui étaient promptement dénationalisés par les gouvernements en place. »¹⁹ : des millions de Russes, des centaines de milliers d'Arméniens, des milliers de Hongrois, des centaines de milliers d'Allemands et plus d'un million d'Espagnols. Les dénationalisations massives étaient un instrument tout à fait nouveau à l'époque.

¹⁸ Arendt, Hannah. *Les Origines du totalitarisme*. Gallimard, 2002, p. 254.

¹⁹ Ibidem.

Le dépaysement est un terme que Tzvetan Todorov emploie dans *L'Homme dépaycé*²⁰ pour souligner que malgré la souffrance que l'homme peut éprouver, arraché à son milieu, il peut aussi transformer le dépaysement en expérience profitable. Pour montrer la valeur positive du dépaysement Todorov explique le rapport entre trois notions : la *déculturnation*, l'*acculturation* et la *transculturation*. La *déculturnation* représente une sorte de dégradation de la culture d'origine, car la culture ne représente pas un code immuable et la perte de la culture d'origine n'est pas tragique en soi pourvu qu'elle soit remplacée et compensée par une autre culture. C'est ce que Todorov appelle l'*acculturation* – « acquisition progressive d'une nouvelle culture ».²¹ Mais l'enracinement n'est jamais abouti et Todorov est conscient que même naturalisé citoyen français, il ne sera jamais un « Français tout à fait comme les autres ».²² Dans son cas il serait plus juste alors de parler de *transculturation*, terme qu'il définit comme « l'acquisition d'un nouveau code sans que l'ancien soit perdu pour autant ».²³ Le phénomène de *transculturation* pourrait également être appelé « double appartenance », « biculturalisme ». Cette *transculturation* est profitable au dépaysement qui lui permet de relativiser les deux cultures auxquelles on appartient l'une par l'autre et de faire un pas vers la tolérance, comme l'a si bien défini Nancy Huston : « le passage difficile de l'une à l'autre et la douloureuse relativisation de l'une par l'autre ».²⁴ Cette catégorie d'écrivains devient justement des « passeurs de cultures », des écrivains venus de l'autre Europe, exilés forcés, volontaires, « circonstanciels », souvent déchus de leurs droits civiques et de leur nationalité, proclamés « ennemis du peuple », « traîtres de la patrie » et qui ont opté pour la langue française comme langue d'écriture. Peut-on changer d'identité en changeant de langue ? Peut-on écrire et dire les mêmes choses dans sa langue maternelle et dans la langue d'adoption ? A quelle littérature appartiennent ces écrivains – à la littérature d'expression française déterritorialisée, à la littérature migrante qui développe l'esthétique du non-lieu ? Contrairement aux autres écrivains d'expression française (Afrique francophone, Québec, etc.) il est difficile de situer de la même manière les écrivains francophones de l'Europe Centrale et Orientale pour des raisons historiques.

²⁰ Todorov, Tzvetan. *L'Homme dépaycé*. Paris, Éditions du Seuil, 1996.

²¹ Ibid., p.22.

²² Ibid., p.23.

²³ Ibid., p.23.

²⁴ Huston, Nancy. *Nord perdu*. Actes Sud, 1999, p.37.

L'entre-deux-langues : la mémoire de la langue maternelle

Chaque langue est l'écho d'une autre – telle est la thèse de Daniel Heller-Roazen²⁵ qui, en prenant l'exemple de l'écrivain Elias Canetti, parlant dès l'enfance le ladino, puis le bulgare avec ses proches, puis l'anglais à Manchester, enfin contraint, à Lausanne, dans un milieu francophone, d'apprendre durement, douloureusement l'allemand, phrase à phrase, de la bouche de sa mère, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il n'est aucune langue véritablement maternelle.

La déperdition de la langue maternelle vécue par Josef, le personnage de Milan Kundera de son roman *L'Ignorance*, est une expérience identitaire profonde accentuant l'impossible retour pour l'exilé apatride :

C'était la musique d'une langue inconnue. Que s'était-il passé avec le tchèque pendant ces deux pauvres décennies ? Était-ce l'accent qui avait changé ? Apparemment. Jadis fermement posé sur la première syllabe, il s'était affaibli ; l'intonation en était comme désossée. La mélodie paraissait plus monotone qu'autrefois, traînante. Et le timbre ! Il était devenu nasal, ce qui donnait à la parole quelque chose de désagréablement blasé. Probablement, au cours des siècles, la musique de toutes les langues se transforme-t-elle imperceptiblement, mais celui qui revient après une longue absence en est déconcerté : penché au-dessus de son assiette, Josef écoutait une langue inconnue dont il comprenait chaque mot.²⁶

Aussi Agota Kristof crée-t-elle sa langue française qui est l'écho de la langue hongroise, langue première dans laquelle elle avait déjà écrit des poésies.

Dans son récit autobiographique *L'Analphabetè* Agota Kristof évoque le rapport à la langue maternelle et aux langues ennemies. Enfant, elle ne s'imaginait pas qu'une autre langue puisse exister, qu'un être humain puisse prononcer un mot qu'elle ne comprendrait pas. A l'âge de neuf ans sa famille a déménagé et ils sont allés habiter une ville frontière où au moins le quart de la population parlait la langue allemande. Pour les Hongrois c'était une langue ennemie, car elle rappelait la domination autrichienne, et c'était aussi la langue des militaires étrangers qui occupaient la Hongrie. Un an plus tard, c'étaient d'autres militaires étrangers qui occupaient la Hongrie. La langue russe est devenue obligatoire dans les écoles, les autres langues étrangères interdites.

C'est ainsi que, à l'âge de vingt et un ans, à mon arrivée en Suisse, et tout à fait par hasard dans une ville où l'on parle le français, j'affronte une langue pour moi totalement inconnue. C'est ici que commence ma lutte pour conquérir cette langue, une lutte longue et acharnée qui durera toute ma vie. Je parle le français depuis plus de trente ans, je l'écris depuis vingt ans, mais je ne le connais toujours pas. Je ne le parle pas sans fautes, et je ne peux l'écrire qu'avec l'aide de dictionnaires fréquemment consultés. C'est pour cette raison que j'appelle la langue française une langue ennemie, elle aussi. Il y a encore une autre raison, et c'est la plus grave : cette langue est en train de tuer ma langue maternelle.²⁷

²⁵ Heller-Roazen, Daniel (2007). *Écholalies. Essai sur l'oubli des langues*. Paris, Éditions du Seuil. Trad. de l'anglais par Justine Landau.

²⁶ Milan Kundera, *L'Ignorance*, Éditions Gallimard, 2011, (Bibliothèque de la Pléiade), p. 487.

²⁷ Kristof Agota. *L'Analphabetè*. Zoé, 2004, pp. 23-24.

Je sais que je n'écrirai jamais le français comme l'écrivent les écrivains français de naissance, mais je l'écrirai comme je le peux, du mieux que je le peux. Cette langue, je ne l'ai pas choisie. Elle m'a été imposée par le sort, par le hasard, par les circonstances. Écrire en français, j'y suis obligée. C'est un défi. Le défi d'une analphabète.²⁸

L'apprentissage d'une langue étrangère ne se résume pas à l'acquisition d'un autre lexique et d'une autre grammaire, mais permet d'avoir accès à un autre mode de pensée, et de pressentir un autre rapport au monde. Étrangère à la langue française qu'elle a adoptée progressivement avec beaucoup de difficultés, Agota Kristof a réussi de créer sa propre écriture dans une langue « ennemie » marquée par son passé hongrois et par sa langue d'origine.

La langue d'Agota Kristof est presque dépourvue d'adjectifs, il n'y a quasiment aucun adverbe. L'auteur manie la langue française comme un scalpel dans une écriture minimaliste. Dans ses textes il n'y a pas de grands effets de style, mais une simplicité terriblement efficace. Ses phrases sont en effet d'une simplicité presque enfantine qui frappe par la sécheresse de leur style et une presque totale « désimplification ». On a l'impression qu'Agota Kristof opte pour l'écriture blanche par crainte du pathétique. Eric Ollivier²⁹ a merveilleusement décrit cette écriture : « La langue de la romancière est belle et dépouillée, comme un arbre en hiver où se percheraient des corbeaux. »

Agota Kristof illustre dans ses romans la quête de la langue, notamment à travers le personnage de Sandor-Tobias, le héros à double identité de *Hier* qui vit dans un malaise linguistique, conscient de la perte de maîtrise de sa langue maternelle et du manque d'assurance dans la langue du pays de son exil.

En tant qu'écrivain de l'entre-deux-langues Agota Kristof, a-t-elle su trouver sa demeure dans une langue ? Elle écrit et vit en français, mais sent probablement en hongrois. On pourrait imaginer que la langue des sentiments, des premières poésies, du grand amour vécu là-bas, en Hongrie, est la langue de l'enfance et que probablement c'est l'une des raisons pour laquelle son écriture en français a refoulé les sentiments. Et pourtant tout l'univers romanesque est marqué par le mal du pays, nulle évocation des beaux paysages suisses ni de la réalité environnante. Alors, l'écriture peut-elle devenir une demeure ? Adorno disait : « Pour qui n'a plus de patrie, il arrive [...] que l'écriture devienne le lieu qu'il habite.³⁰ » Or, les personnages d'Agota Kristof n'arrivent pas à s'enraciner dans l'écriture, de même que leur créatrice qui reste en effet une « exilée existentielle », profondément nihiliste.

²⁸ Ibidem, pp. 54-55.

²⁹ Ollivier, Eric. « Atroce Agota Kristof ». - *Le Figaro*. 10.06.1993.

³⁰ Adorno, Theodor. *Minima Moralia : réflexions sur la vie mutilée*. Paris, 1980, Payot, p. 85.

Contrairement aux écrivains d'expression française originaires d'anciennes colonies françaises qui ont été dépossédés de leur langue, phénomène que Jacques Derrida décrit magnifiquement dans *le Monolinguisme de l'autre*, les écrivains de l'Europe centrale et orientale ont choisi la langue française comme un moyen de dire leur monde que la censure dans leur pays ne le leur permettait pas. Indépendamment du continent d'où ils viennent ces écrivains ont élargi les limites du champ littéraire français.

Bibliographie

- Adorno, Theodor. *Minima Moralia : réflexions sur la vie mutilée*. Paris, Payot, 1980.
- Arendt, Hannah. *Les Origines du totalitarisme*. Gallimard, 2002.
- Cioran, Emile. *Le Livre des leurres*. Paris, Gallimard [Arcades], 1992.
- Cixous, Hélène. *L'Exil de James Joyce ou l'art du remplacement*. Grasset, 1968.
- Derrida, Jacques. *Le Monolinguisme de l'autre*. Éditions Galilée, 2016.
- Heller-Roazen, Daniel. *Écholalies. Essai sur l'oubli des langues*. Paris, Éditions du Seuil. Trad. de l'anglais par Justine Landau, 2007.
- Huston, Nancy. *Nord perdu*. Actes Sud, 1999.
- Karátson, André & Bessière, Jean. *Déracinement et littérature*. Université de Lille 3, 1982.
- Kristof, Agota. *L'Analphabète*. Zoé, 2004.
- Kristof, Agota. *Hier*. Seuil, 1995.
- Kundera, Milan. *L'Ignorance*. Éditions Gallimard, 2011, (Bibliothèque de la Pléiade).
- Linhartová, Věra. « Pour une ontologie de l'exil ». In : *L'Atelier du roman*, Paris, Mai 94, Arléa.
- Ollivier, Eric. « Atroce Agota Kristof ». – *Le Figaro*, 10.06.1993.
- Ranvier, Alain. « Exil. » In : *Dictionnaire du littéraire*. Ed. P Aron et alii. Paris : P.U.F., 2002. 205-207.
- Todorov, Tzvetan. *L'Homme dépaycé*. Paris, Éditions du Seuil, 1996.
- Todorov, Tzvetan – « Bilinguisme, dialogisme et schizophrénie ». In : *Du bilinguisme*, Denoël, 1985.
- Zaharia, Constantin. « L'oiseau Cioran et l'entomologiste angoissé. Autour d'une amitié ». *Annales de l'Université de Bucarest, Anul L – 2001*, « Signé H.M. ».